***Le Mariage de Figaro*, scène 5 de l’acte III (*Hélène*)**

**Travail préparatoire à l’explication linéaire**

**Introduction** : après le visionnage de la scène (l'acte ?) pour en faire émerger les enjeux. Rappel : dès l'ouverture, B a fait en sorte que le public prenne parti pour les futurs mariés, et que Suzanne n'y apparaît pas vraiment comme une servante de comédie. Qu'en est-il de F ? Est-il dans le rôle traditionnel du valet, un nouveau Scapin, ou peut-on lui trouver une autre dimension ? C'est ce que nous révélera cette scène, la première à voir s'affronter directement les deux personnages masculins.

`

|  |  |
| --- | --- |
| Le Comte, à part. Il veut venir à Londres ; elle n’a pas parlé. Figaro, à part. Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu dans son genre. Le Comte. Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour ? Figaro. Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi. Le Comte. Je la préviens sur tout, et la comble de présents. Figaro. Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?  Le Comte. … Autrefois tu me disais tout. Figaro. Et maintenant je ne vous cache rien. Le Comte. Combien la comtesse t’a-t-elle donné pour cette belle association ? Figaro. Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, monseigneur, n’humilions pas l’homme qui nous sert bien, crainte d’en faire un mauvais valet. Le Comte. Pourquoi faut-il qu’il y ait toujours du louche en ce que tu fais ? Figaro. C’est qu’on en voit partout quand on cherche des torts.  \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_ Le Comte. Une réputation détestable ! Figaro. Et si je vaux mieux qu’elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ? Le Comte. Cent fois je t’ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit. Figaro. Comment voulez-vous ? La foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse ; arrive qui peut, le reste est écrasé. | Dans la scène 5 de l’acte III, Figaro et le Comte tentent chacun de manipuler l’autre et prennent le public à témoin.  Le passage étudié s’ouvre ainsi sur deux apartés, l’une du Comte, l’autre de Figaro.  Le public est ainsi pris à parti quant à l’enjeu dramatique de la scène :  - Le Comte cherche à déterminer si Figaro sait qu’il courtise Suzanne, afin de l’éloigner en Angleterre s’il l’ignore, ou de lui faire épouser Marceline si Suzanne lui a tout raconté.  - Figaro tente de cacher qu’il sait tout pour échapper aux plans du Comte.  En incluant ainsi le public dans le jeu des deux personnages, Beaumarchais le sollicite : le public ne peut que favoriser l’un des personnages, dont il deviendra l’allié et qui sortira ainsi vainqueur de cette joute verbale.  Le Comte évoque une complicité perdue qui fait référence à la pièce qui a précédé *Le mariage de Figaro*, *Le Barbier de Séville*  En effet, dans *Le Barbier de Séville*, le maître et son valet sont très complices puisque Figaro aide le Comte à épouser Rosine, la Comtesse.  Dans l’acte 3 scène 5, le Comte cherche en Figaro un confident en partageant avec lui ses questions sur sa femme : « Quel motif avait la Comtesse, pour me jouer un pareil tour ? » ; « Je la préviens sur tout, je la comble de présents ». Notons la présence des hyperboles.  La franchise de Figaro peut apparaître surprenante.  En effet, il ne cherche pas à flatter son maître mais lui dit ce qu’il pense : il a mérité ce qui lui arrive puisqu’il est infidèle : « Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. »  Figaro utilise antithèse et parallélisme qui opposent les manifestations extérieures de la relation conjugale (cadeaux…) à l'authenticité des sentiments. Figaro révèle l'écart entre la générosité, le luxe "superflu" et la réalité du délaissement de la femme par l'époux, le "nécessaire" étant l'amour vrai. Cette franche dénonciation se fait habilement par le biais de la généralisation (pronoms "on", "qui"), et invite le comte à un examen de conscience.  Le Comte fait référence à son passé commun avec Figaro dans Le *Barbier de Séville* pour tenter d'amadouer son valet. Mais celui-ci s'en sort par une pirouette grâce à une double antithèse (cacher/ dire, tout/rien) qui souligne l'adresse verbale de F, qui ne se laisse pas attraper si facilement  A l'accusation plus violente du comte (antiphrase méprisante "cette belle association"), Figaro répond promptement, avec une réplique également construite en parallèle avec la reprise de la même tournure syntaxique que celle du comte. De même, à l’ironie de l’antiphrase « belle association » du Comte qui blâme son valet, répond l’accusation frontale de Figaro qui dénonce l’ingratitude de son maître.  Puis, Figaro souligne qu’un mauvais valet n’est pas nécessairement un mauvais homme.  Il énonce cette idée comme une vérité générale : « n’humilions pas l’homme qui nous sert bien, crainte d’en faire un mauvais valet »."n'humilions pas" : impératif présent à valeur de précepte valable de tout temps, et première personne du pluriel, donc généralisation.  Figaro se veut ainsi le défenseur du peuple contre abus du pouvoir. Figaro emploie des termes génériques pour établir une distinction entre "l'homme" et "un valet", et pour valoriser la nature humaine au détriment de la condition sociale susceptible de dégrader l'individu : les défauts ne s'expliquent plus par la naissance…, c'est la fonction de valet qui crée le coquin, le voleur…  Le dialogue des deux personnages s’apparente alors à un combat :  - Les répliques sont courtes et cinglantes ; les personnages se répondent au tac au tac : « LE COMTE : Pourquoi faut-il qu’il y ait toujours du louche en ce que tu fais ? FIGARO : C’est qu’on en voit partout quand on cherche des torts. Contraste entre le "tu" (phrases du comte) et le "on" employé par Figaro  - Aux attaques du Comte répondent les contre-attaques de Figaro.  Les trois accusations du comte contre Figaro révèlent une escalade dans la violence : on note en effet une gradation des termes empruntés au champ lexical de la tromperie, de la dissimulation ("cette belle association ?", "du louche", "réputation détestable", "jamais aller droit") : c'est l'image traditionnelle du valet fourbe. Mais les réponses habiles de Figaro le mettent sur un pied d'égalité avec le comte  Transition : le valet change ici de dimension, d'épaisseur : par sa vivacité presque bouffonne et son impertinence, il s'apparente encore aux valets de la comédie traditionnelle. Mais on voit bien ici qu'il se rapproche de son maître : ils ont le même âge, les mêmes préoccupations  Progressivement, Figaro élargit son propos aux valets (« n’humilions pas l’homme qui nous sert bien, crainte d’en faire un mauvais valet »), puis au peuple (« la foule est là »).  Il délaisse la première personne du singulier « je » pour la première du pluriel, plus englobante, « nous », puis pour la troisième personne du singulier, plus impersonnelle, « on » : « n’humilions pas » ; « on se presse, on pousse, on coudoie ».  Figaro se place ainsi en représentant du peuple et s’oppose aux seigneurs : « Et si je vaux mieux qu’elle ? y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ? ».  Dans cette scène 5 de l’acte 3, Figaro affirme que ce n’est pas le rang mais les actions qui font la valeur de l’homme.  Beaumarchais défend ainsi une idée humaniste des Lumières qui consiste à distinguer l’homme de sa condition sociale.    En opposant sa propre valeur (« Je ») à celle des « seigneurs », il affirme que la vertu d’un homme n’a rien à voir avec sa naissance. Les seigneurs ne sont pas des gens bien parce qu’ils sont bien nés.  Ce passage propose, par la bouche de Figaro, une véritable peinture du tiers-état avec une prise de position évidente : la défense des humbles, des petits écrasés par les puissants : - Accumulation de verbes d'action empruntés au champ lexical de la rivalité ("chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse") pour exprimer toutes les violences qui s'exercent sur le peuple (représenté par le pronom indéfini "on"). - Les victimes les plus touchées par cette effroyable compétition sociale sont même réduites par l'expression péjorative "le reste" : "arrive qui peut, le reste est écrasé". - Par cette phrase Beaumarchais dénonce la grande inégalité dans la course à l'ascension sociale : la nécessité de lutter pour quiconque est privé des privilèges liés à la naissance |